

15 MARS 1924

*Les Cahiers de la "Revue Sincère"*

---

N° 5

LE DE  
ARTHUR CANTILLON.  
GIE ROMANE

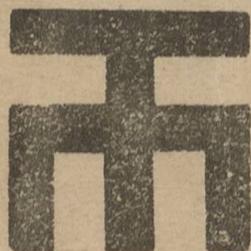
BRUXELLES

---

# ROBINSON

UN ACTE EN PROSE

---



PRIX : 2 FR. 50

BRUXELLES

122, RUE JOSEPH COOSEMANS

La « Revue Sincère » paraît le 15 de chaque mois,  
d'Octobre à Juillet inclus.

## Du même auteur :

*Essai sur les Symboles de la Tétralogie wagnérienne.*

(1910) Mons. Imprimerie générale.

John Littlebird. *La Guitare enchantée*, poèmes. (1913)

Mons. Collection *Flamberge*.

*L'Histoire de Celui qui crut vaincre les Dieux*, conte. (1914)

Bruxelles. *La Belgique Artistique et Littéraire*.

*Yvette Bohr et autres récits*. (1919) Bruxelles. *Les Cahiers*

*Indépendants*.

*Le Cœur à Musique*. (1920) Bruxelles. *Les Livres du Géant*.

*Complaintes de la Passion*, poèmes. (1923)

Anvers. Buschmann.

*Propos et Fantaisies*. (1923) Bruxelles. *Le Thyrsé*.

## A paraître :

*Chansons pour Ariel*, poèmes.

*Le Miracle de Pommerœul et autres histoires*.

**ROBINSON**

*Ce cinquième cahier a été tiré  
à mille cinquante exemplaires, dont  
vingt exemplaires sur Hollande, signés  
et numérotés par l'auteur de I à XX  
et  
vingt-cinq exemplaires sur Featherweight,  
numérotés de 1 à 25.*

*Tous droits de traduction, de  
reproduction, de représentation et  
d'adaptation réservés pour tous  
pays.*

*Copyright by La Revue Sincère, 1924.*

Les Cahiers de la "Revue Sincère", N° 5

CERCLE DE  
ARTHUR CANTILLON.  
PHILOGIE ROMANE  
BRUXELLES

# ROBINSON

UN ACTE EN PROSE

Représenté pour la première fois à Bruxelles,  
au Théâtre du Marais,  
le 22 février 1924.

1924

BRUXELLES

122, RUE JOSEPH COOSEMANS

*La Revue Sincère* paraît le 15 de chaque mois,  
d'Octobre à Juillet inclus.

FS-VN

XVIII

MLVM 2610

## PERSONNAGES

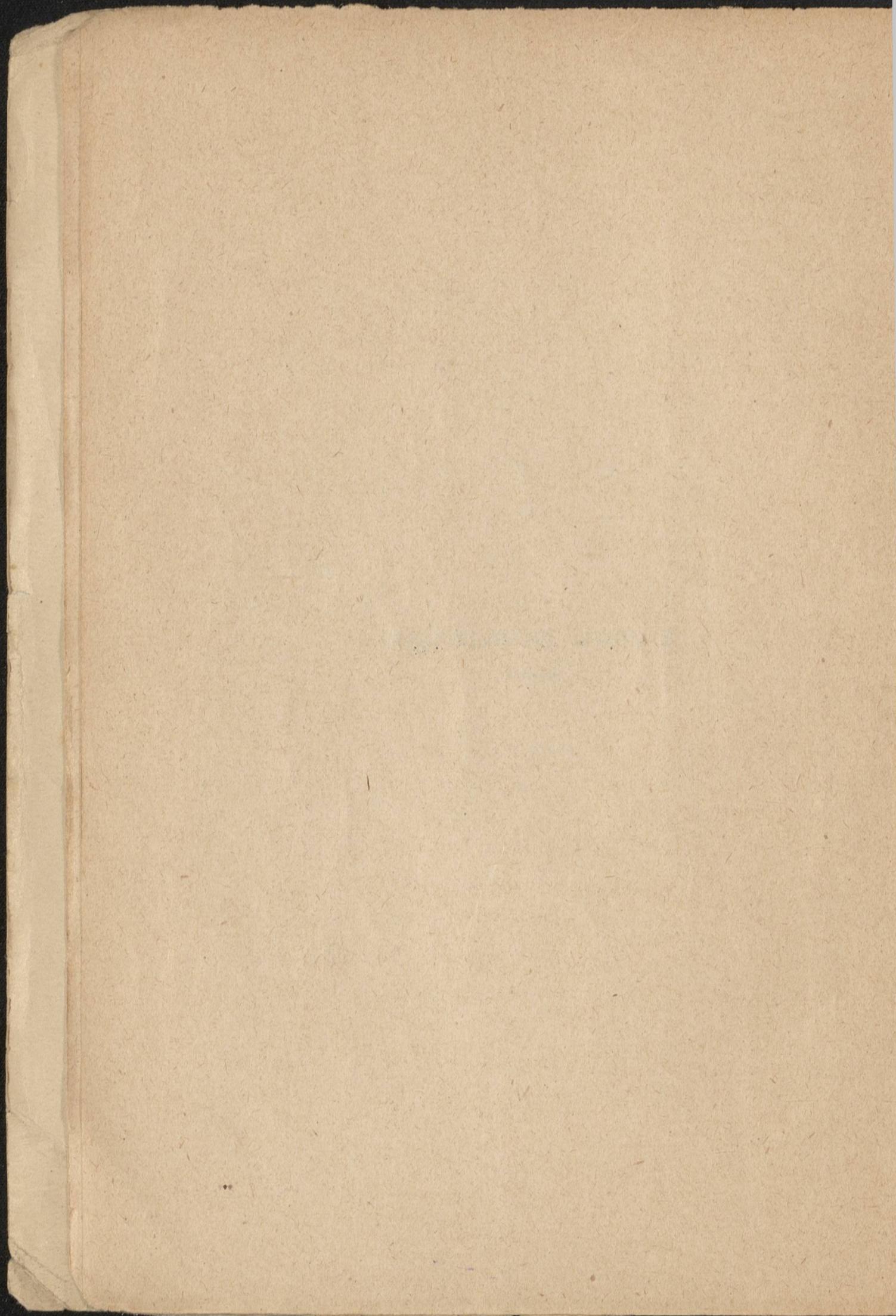
---

ROBINSON . . . . . ROBERT BOGAERT.  
MISTER JACKSON . . . . . PAUL JORGE, fils.  
MISTRESS JACKSON . . . . . GISÈLE HÉRIOT.  
VENDREDI . . . . . JEAN GUÉRAS.

---

*A Jean Dominique*





Dans l'île déserte. Décor bariolé, d'un exotisme d'image. Cabane à gauche. Escabeaux. Au centre, une litière qu'ombrage un mancenillier aux fleurs rouges, plus grandes que des assiettes. A droite, par une éclaircie des arbres, on peut apercevoir la mer.

*(Robinson songeur est assis sur un escabeau, près de la cabane. Entre Vendredi portant des fruits dans une corbeille).*

ROBINSON \*

Te voici, Vendredi ? Comme tu as tardé !

*(Vendredi va déposer sa corbeille auprès de la cabane).*

As-tu fait les travaux que je t'ai commandés ?  
As-tu réparé la clôture de la métairie ? As-tu bêché le petit enclos ? As-tu nettoyé, comme il faut, l'abri des brebis ?

VENDREDI

Oui, Maître, j'ai tout fait au mieux.

ROBINSON

Tu es un bon esclave, Vendredi. Tu travailles de bon cœur et tu n'as pas d'exigence. Sans choix,

---

(\*) De légères modifications, nécessitées par les exigences scéniques, ont été apportées au texte pour les représentations.



j'ai découvert le meilleur des serviteurs et un affectueux compagnon. Je devrais être heureux et je suis triste, Vendredi...

VENDREDI

Pourquoi ne ris-tu jamais? Quand mon cœur est lourd, je ris très fort, pour que la joie vienne.

ROBINSON

J'ai l'âme étouffée de mélancolie.

VENDREDI

Tu n'as pourtant rien à craindre ; avec ton bon fusil toujours habile, tu ne seras jamais mangé !

ROBINSON

Ce sont les regrets qui me dévorent.

VENDREDI

Ne puis-je rien pour t'égayer ? Veux-tu que je te chante les chansons de mon pays ?  
(*Robinson hausse les épaules*)

Veux-tu que je te danse la danse de mon village ?  
Veux-tu de ce vin de palme que j'ai fabriqué, qui donne l'oubli et la joie ?

ROBINSON

L'ivresse n'atténue rien. Comme le vin du palmier s'écoule hors de l'arbre, la jeunesse fuit de nos corps et rien ne change — sinon mon âge et le tien.

## VENDREDI

Je ne connais pas mon âge, et le soleil est toujours aussi chaud !

## ROBINSON

Oui, tout reste pareil, ici, là-bas, toujours ! Toujours, toujours le bruit sans fin de la mer et les cris des oiseaux dans les arbres.

Toujours le soleil cru sur des paysages sans hommes, et le chaos de la forêt vierge, et les mêmes fleurs produisant les mêmes fruits.

Toujours cette espérance agonisante, jamais nourrie et qui ne veut pas mourir.

Rien ne me reste du passé que la mémoire et la parole, et la mémoire même s'obscurcit.

*(Vendredi s'approche, s'agenouille et le regarde de ses grands yeux blancs).*

Ne dis plus rien, Vendredi, doux esclave, ton langage me fait peur. J'ai peur d'oublier le mien et que mon esprit, par le verbe, devienne semblable au tien.

Ailleurs, des hommes sont ensemble, parlent ensemble et la pensée fleurit sans cesse au choc des paroles, comme s'émaille de lueurs la mer phosphorescente dans les nuits d'été.

Mais ton cerveau n'est qu'une glaise malléable que mon esprit tente de façonner et de modeler à son image.

Et j'ai peur parfois que ce qui reste en toi de barbare, ne se mêle à ma pensée, et que de cet échange ne subsistent, en fin de compte, qu'un demi-sauvage et un demi-civilisé.

J'ai peur de devenir la bête et d'oublier mon pays.

*(s'exaltant peu à peu, tandis que Vendredi essaie de s'imaginer ce qu'il évoque).*

Dans mon pays, il y a plus d'hommes qu'il n'y a de tortues sur la plage et chacun d'eux a notion du visage de l'univers.

Il y a des villes et des marchés où des milliers se rencontrent et des ports où viennent aborder des navires à voiles jaunes et brunes, ayant roulé sur toutes les mers.

La nuit, il y a des bars pleins de lumières où des gens rient en chantant et en buvant des liqueurs délectables.

Il y a des femmes à la peau plus douce que la peau d'un fruit et dont le baiser est si pénétrant qu'on le paierait du profit de tout un voyage...

*(Vendredi que cette antienne fatigue, s'éloigne vers la droite et s'appuie à un arbre, regardant la mer.)*

Ailleurs, il y a des gens qui s'entr'aident et dont le travail ordonné procure à chacun toutes les utilités désirables.

Ailleurs, il y a mon pays qui est plus beau et plus aimé que tous les autres, parce qu'il est mon pays.

Ailleurs, il y a la communion.

Ailleurs, il y a la vie.

*(Long silence. Soudain, grands gestes de Vendredi. Il lève les bras, les abaisse, vient à Robinson, l'entraîne près de l'arbre où l'on voit la mer, en manifestant une stupeur frénétique.)*

## VENDREDI

Maître ! Maître ! Voyez ! Un grand canot près de la rive !

ROBINSON *(dans un cri)*

Une barque ! Une barque et des gens agitant un linge ! Sans doute des naufragés qui vont échouer ici.

*(Il se lève. Mais l'émotion le rabat.)*

Ah ! mes jambes se déroboient et mon cœur s'arrête. Seigneur ! vais-je mourir de joie ?

Je ne puis faire un pas, tant l'émotion m'étouffe. Mais va, Vendredi ! Aide-les, et amène-les ici !

*(Sort Vendredi.)*

Il y a en moi comme un grand bruit de cataracte et toute la joie du monde gicle en mon cœur.

Des hommes ! Des hommes qui, hier encore, parlaient avec d'autres hommes ! Des hommes à la peau blanche et au front droit !

*(Silence ; il s'agenouille.)*

Loué sois-tu, mon Dieu, qui as voulu ce miracle, et qu'il me soit pardonné d'avoir douté un instant de toi.

Loué sois-tu, mon Dieu, pour avoir jeté ton regard vers ma solitude et n'avoir pas voulu qu'elle se perpétuât.

Loué sois-tu, mon Dieu, pour m'avoir accordé cette joie si grande, qu'en moi je crois sentir comme un feu flamboyant.

*(Rentre Vendredi, faisant de grands gestes d'appel.)*

VENDREDI

Venez ! venez ! ne tremblez pas, voici le maître !

*(Arrivent Mr et Mrs Jackson, se soutenant l'un l'autre. Mrs Jackson, effrayée, pousse des cris.)*

MRS. JACKSON

Ah ! Eh ! ne suis pas ce sauvage ! C'est un cannibale, ils vont nous manger, lui et les autres !

MR. JACKSON

Ne crie pas ainsi. Il n'y a rien à faire. Ils sont peut-être cent, cachés sous les herbes.

ROBINSON *(s'avançant)*

Ne craignez rien, voyageurs.

MRS. JACKSON *(grands cris)*

Ah ! Flip ! Et celui-là ! Où sommes-nous tombés !  
Où sommes-nous tombés ! Ah ! sauvons-nous.

*(Pâmoison.)*

ROBINSON

Remettez-vous, Madame, le Seigneur a voulu que vous échouiez dans mon île où depuis quinze ans...

MR. JACKSON

Oui, Monsieur ; oui, Monsieur, mais c'est inutile. Elle doit avoir son attaque, elle l'aura. Tous les mots sont vains. Si vous le voulez, le mieux serait de lui jeter de l'eau dans la figure.

ROBINSON

Hâte-toi, Vendredi. Vite, de l'eau !

MR. JACKSON

Ah ça, vous n'avez ni les yeux ni la voix d'un méchant homme. J'en tombe des nues. Trouver, dans cette île, un Anglais vêtu en singe et un sauvage qui lui obéit !...

ROBINSON

Je suis Robinson Crusoë, qu'un naufrage a jeté sur ce rivage, voici quinze ans. Depuis ce temps je n'ai parlé à âme qui vive, sinon à mon fidèle Vendredi et nul écho de l'univers n'est venu jusqu'à moi.

MR. JACKSON

Extraordinaire ! Extraordinaire ! Monsieur, je vous en prie, frappez-lui dans les mains. Là, là... Ah ! ses yeux se rouvrent. Eh bien, cela va mieux, ma petite, ma chérie, mon bijou ?

C'est passé, cette frayeur ? N'aie pas peur, mon loup, Monsieur Robinson est un compatriote, et nous n'avons rien à craindre de lui.

ROBINSON

J'exulte, Madame, de la joie qui m'est donnée de voir enfin des gens de ma race, après quinze années de solitude...

MRS. JACKSON

Quinze années ! Ah, mon Dieu ! vous n'avez donc aucun lien...

ROBINSON

Avec le monde. Hélas ! non, Madame.

MRS. JACKSON

Jamais un courrier ?

ROBINSON

Jamais.

MRS. JACKSON

Jamais un navire ?

ROBINSON

Jamais.

MRS. JACKSON

Jamais de départ possible ?

ROBINSON

Non.

MRS. JACKSON

Mais c'est affreux ! c'est affreux ! Qu'allons-nous faire ? Ah je te l'avais bien dit. C'est ta faute. Si nous étions restés chez nous ! Et nous voici, dans ce désert, avec ce sauvage et ce... Dites, Monsieur, y a-t-il au moins des habitants, un village ?

ROBINSON

Rien, Madame, que moi et Vendredi que j'ai sauvé des mains d'anthropophages, qui voulaient le dévorer.

MRS. JACKSON

Ah ! mon Dieu !.. Ah ! mon Dieu !..

MR. JACKSON

Que veux-tu, ma chérie, il faut en prendre son parti. L'essentiel est de vivre. Somme toute, réjouissons-nous de n'être pas, avec nos compagnons d'hier, sur le sable et sous les flots.

MRS. JACKSON

Ah ! tu te réjouis toujours de ce qui t'arrive. Je mourrais que tu t'écrierais encore qu'il vaut mieux moi que toi.

ROBINSON

Pendant douze ans, Madame, j'ai vécu seul...

MRS. JACKSON

Eh ! Monsieur, en puis-je ? Cela embellit-il notre affaire ? Ce n'est pas cela qui nous rendra la conversation plus facile.

MR. JACKSON

Ne l'énervez pas, Monsieur. Elle va se calmer. Il lui faut le temps de se remettre. Dites-moi plutôt... Votre existence a dû être un dur calvaire ?

ROBINSON

Dieu merci, par mon labeur, je suis parvenu à rendre ma vie supportable. Et si j'avais eu avec moi, dès le début, des compagnons de ma race, je me compterais pour heureux.

MR. JACKSON

Est-il possible ?

ROBINSON

Ceci est. Notre navire échoué me fournit mille outils pour charpenter et construire, des fusils et de la poudre pour chasser et me défendre. Vendredi m'aide et travaille en bon serviteur. J'ai des champs, des pâturages où cent chèvres et chevreaux m'assurent la subsistance ; une grotte où passer le temps des pluies ; une métairie pleine d'ombre où passer celui des chaleurs. Le matin, je chasse ou travaille. A midi, je mange. Puis, je dors. Puis, je me promène. Ainsi tout au long du temps...

MR. JACKSON

Mais tu vois, chérie, que la vie ici n'est pas si laide et qu'il n'y a pas lieu de tant gémir...

MRS. JACKSON

Tais-toi ! Ainsi, tu pourrais vivre de cette vie animale, sans plaisir et sans société ? Tu t'amuseras, comme Monsieur, à te couvrir de fourrures malpropres.

ROBINSON

Hélas, Madame, nous n'avons ici...

MRS. JACKSON

Ah ! Monsieur, je vous en prie. Et bien que le destin soit maître, au moins demain, vous me ferez le plaisir de retailer tout ça, de raser ces poils, de raccourcir ces culottes et d'enlever ce bonnet...

ROBINSON

Le climat, Madame, m'a forcé...

MRS. JACKSON

Oui, je sais. Il y a des raisons à trouver à tout. Par mon mari, grâce à Dieu, je connais ces fantaisies. D'ailleurs ce n'est pas tant pour moi que je parle. Croyez-moi. Vous serez beaucoup mieux et plus dégagé, quand vous aurez donné à vos habits une forme décente.

MR. JACKSON

Mon cher Monsieur, elle l'a dans la tête. Rien à faire. Vous devrez y passer.

MRS. JACKSON

Puisqu'aussi bien nous voici destinés à vivre ensemble, ne faudra-t-il pas que chacun modifie un peu sa manière d'être pour éviter tout froissement ?

ROBINSON

De froissement, Madame, entre moi qui n'osais

CERCLE DE  
PHILOGIE ROMANE  
BRUXELLES

plus vous attendre et vous à qui je faciliterai la vie de mon mieux ! Y songez-vous ?

MRS. JACKSON

Oui, oui, je connais les hommes.

ROBINSON

Hélas, j'ai presque oublié ce qu'ils sont. Toute ma joie s'exhale en vains bavardages. Dites-moi. Le monde est-il toujours aussi beau que mes souvenirs ? Depuis si longtemps je les évoque qu'ils ont dû, à la longue, se déformer.

MRS. JACKSON

Le monde n'a guère changé, je pense. Et ce n'est en tous cas pas en bien.

ROBINSON

Les villes sont-elles toujours aussi bruyantes et aussi animées ? Y a-t-il dans les campagnes de ces grandes fermes et de ces hameaux tassés que les routes rassemblent et les hommes se réunissent-ils encore en ces fêtes que tant j'aimais ?

MRS. JACKSON

Ah ! pour l'instant, il n'est plus question de fêtes.

ROBINSON

Pourquoi ?

MR. JACKSON

La guerre battait son plein sur le continent, lorsque des affaires que je ne pouvais remettre, nous ont contraints à quitter le pays.

ROBINSON

La guerre ! Quelles nations sont en guerre ?

MRS. JACKSON

Toutes !

MR. JACKSON

Il n'y a que les petits états sans importance qui aient la lâcheté de s'en désintéresser. Tous les pays sont en armes et s'élèvent les uns contre les autres, avec des chocs effroyables.

ROBINSON

Et les nôtres, ont-ils le dessus ?

MR. JACKSON (*avec des gestes de tribun*)

Ils en sont près. Toute notre nation s'est réveillée pour le grand combat. Il n'est plus rien qui compte, sinon l'amour du sol et la volonté de vaincre. La flamme guerrière flambe si haut dans le cœur des hommes que ceux qui sont le plus à plaindre ne sont pas ceux qui combattent, mais ceux que leur état retient près du foyer. Ah ! si je n'avais pas eu mon rhumatisme à l'oreille !

ROBINSON

Et depuis combien de temps dure cette guerre ?

MR. JACKSON

Depuis deux ans bientôt.

ROBINSON

Deux ans, que de sang versé !

MR. JACKSON

Qu'importe le sang versé, lorsqu'il s'agit de la victoire ! Oui, certes, et nos cœurs en sont meurtris ; la fleur même de notre race se fane au souffle du feu. Mais cette guerre est la dernière des guerres, celle où les peuples gagnent leur place. Ah ! sans ce damné rhumatisme... Pourquoi hausses-tu les épaules, Margaret ?...

MRS. JACKSON

Faut-il que, même dans une île déserte, on ne parle que de cela ! Je suis écœurée de ces propos sanguinaires et voudrais rester six mois sans savoir si l'on se bat. Nous avons bien autre chose à songer.

ROBINSON

Oui, pardon. Je vous interroge et vous êtes fatigués, épuisés par l'aventure. Voyez, Vendredi vaut mieux que moi. Goûtez donc de ces fruits et de ce laitage qu'il vous a préparés.

MR. JACKSON

Pardieu ! Voilà qui est appétissant et vient à point. Voilà déjà le soir qui tombe et depuis un jour, bientôt, je n'ai rien pris.

MRS. JACKSON

Je n'ai pas le cœur à manger. Donne-moi seulement de ce raisin, Flip. Ah ! je mourrai d'ennui dans cette solitude.

MR. JACKSON

Ce fromage est fameux. Il faudra bien s'y faire, ma petite. Ah ! si nous avions un moyen de regagner le monde !

MRS. JACKSON

Mais à quatre, peut-être ne parviendrait-on pas ?...

ROBINSON

Tant d'efforts que j'ai faits, ont été faits en vain. Il faudra tant d'outils que je n'ai pas, pour construire un bateau qui puisse tenir la mer !

MR. JACKSON

Mais celui dans lequel nous sommes venus ? Ce n'est pas un petit canot ordinaire ; c'est une chaloupe, je crois, et le capitaine m'assurait...

ROBINSON (*qui est allé regarder vers la mer*)

Ciel tutélaire !... Que ne le disiez-vous plus tôt !

Ah ! Madame, ne pleurez plus. Réjouissez-vous, ô mon hôte. Oui, ce bateau peut suffire à gagner les îles habitées où naquit Vendredi. Le courant, là-bas, au large y conduit sans détours.

MR. JACKSON

Sauvés, Margaret, nous voilà sauvés.

MRS. JACKSON

Il n'eût plus manqué que cela, d'être obligée de vivre ici jusqu'à ma mort !

MR. JACKSON

Détends-toi donc, mon amie. Que l'avenir est beau ! Nous reverrons les villes ! Nous reverrons York !

ROBINSON

York !

MR. JACKSON

Vous connaissez York ?

ROBINSON

Si je connais York !

MR. JACKSON

Tu entends, mon amie, Monsieur Robinson connaît York !

MRS. JACKSON

Et s'il est Anglais, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

ROBINSON *(qui s'est assis et sent remonter mille souvenirs)*

Il y avait, dans le milieu de Down Street, une

boutique de fripiers, où vivait une jeune fille blonde comme la lune. Elle était frêle et douce et disait qu'elle m'aimait. Elle s'appelait Fanny Brown, ne l'avez-vous pas connue ?

MR. JACKSON (*le doigt au front et les sourcils froncés*)

Fanny Brown... Fanny Brown... Voyons...

MRS. JACKSON

Mais ne serait-ce pas la fille du vieux John Brown ?

ROBINSON

Oui.

MR. JACKSON

La fille de John Brown ? Madame Harwey ?

ROBINSON

Madame ?...

MRS. JACKSON

Mais oui, nous la connaissons, Fanny Harwey, mais oui. Mais ce n'est plus une fillette frêle et douce. Elle est même forte. Elle a de l'embonpoint. Elle a quatre enfants, je crois.

MR. JACKSON

Bonne mère et bonne femme. Cela lui fera bien du plaisir et de la surprise de vous revoir...

ROBINSON

Oui.

MRS. JACKSON

Aurais-je jamais cru !

MR. JACKSON

Le hasard est surprenant !

ROBINSON

Connaissez-vous aussi près du port et devant le phare, la maison Selkirk, le père et les deux fils, Jack et Frank ?

MR. JACKSON

Mais, oui ! Du moins, j'ai connu le père, car il n'est plus.

ROBINSON

Ah !...

MRS. JACKSON

Les deux fils se sont querellés, lors de l'héritage. Ils sont brouillés à mort. Cela n'est pas très beau pour une affaire de gros sous. Ils s'évitent le plus qu'ils peuvent et, lorsqu'ils se rencontrent, ils se colletent le plus souvent.

ROBINSON

Ah !...

MR. JACKSON

Vous les connaissez ?

ROBINSON

Ce sont mes frères...

MR. JACKSON

Vos frères ?

ROBINSON

Robinson est un surnom. Je m'appelle Sandy Selkirk.

MRS. JACKSON

Quoi ! vous seriez ce Selkirk qu'on croyait naufragé ? Voici plus de dix ans qu'ils se sont partagé votre bien.

ROBINSON

Oui, je crois...

MR. JACKSON

Car ils aiment l'argent. Oui, il faut reconnaître qu'ils aiment fort l'argent. Et je crois que, quand vous arriverez, vous aurez de la peine à leur faire lâcher prise.

MRS. JACKSON

Jack Selkirk, surtout, passe pour un avare.

MR. JACKSON

Jamais de la vie. Et ce n'est pas lui qui eut tort !

*(Crescendo, jusqu'à l'intervention de Robinson)*

MRS. JACKSON

Ce n'est pas lui ? Ce n'est pas lui ? Mon cousin  
Harrisson qui le sait, peut-être...

MR. JACKSON

Si votre cousin Harrisson n'était pas mêlé aux  
mêmes histoires obscures que Frank Selkirk...

MRS. JACKSON

Histoires obscures ? Que voulez-vous insinuer  
par là ?

MR. JACKSON

Chacun sait à York que l'origine de son aisance...

MRS. JACKSON

Et si l'on voulait rechercher celle des vôtres ?

MR. JACKSON (*majestueux*)

Les miens, Madame...

MRS. JACKSON

Les vôtres, vous le savez, ne valent pas les  
miens. Et c'est bien de l'audace ou bien de l'incon-  
science.

MR. JACKSON

Que dites-vous ? Que dites-vous ?

MRS. JACKSON

Si votre grand'oncle n'avait pas été une espèce  
de faussaire...

MR. JACKSON

Ah ça ! voulez-vous bien...

MRS. JACKSON

Et votre grand'mère, une sorte de...

MR. JACKSON

Un mot de plus, Madame...

ROBINSON (*sortant d'un songe*)

Voyons, voyons ! Pouvez-vous vous quereller....

MR. JACKSON

Mais, Monsieur, quand on connaît...

MRS. JACKSON

Si vous êtes de York, Monsieur...

ROBINSON .

Je vous en prie, calmez-vous ! et songez plutôt à remercier Dieu de vous avoir épargné l'épreuve...

MR. JACKSON

Ah, oui ! Car vivre éternellement seul à seul, avec cela !

MRS. JACKSON

Vous m'exaspérez, presque autant que je vous méprise !

ROBINSON

Songez que demain, dès l'aube, nous pourrons partir. Voyez, ces sacs près de cette litière sont préparés par moi, depuis toujours, dans l'attente

CERCLE DE  
PHILOGIE ROMANE  
BRUXELLES

de l'aventure enfin advenue. Il y a là tout ce qu'il faut pour vivre huit jours.

*(Devant l'attitude toujours menaçante de l'un, provocante de l'autre, et pour les séparer.)*

Et si je l'osais, je vous prierais, Monsieur, d'aider Vendredi à charger votre chaloupe. Je le ferais avec joie, mais l'émotion m'a brisé et je suis sans force.

MR. JACKSON

Mais reposez-vous, je vous prie, je m'en occuperai volontiers.

ROBINSON

Prends ces sacs, Vendredi. Excusez-moi, mon cher hôte, de disposer ainsi de vous, mais le soir tombe et nous devons profiter des derniers rayons du jour, si demain nous voulons partir.

MRS. JACKSON

Ah ! certes, le plus tôt sera le mieux.

ROBINSON *(à Mr. Jackson qui se charge avec un excès bouffon)*

Va devant, Vendredi. Ne vous chargez donc pas ainsi, Monsieur, ordonnez simplement à mon serviteur ce qu'il convient de lui ordonner.

MR. JACKSON

Bah ! cela n'est pas si lourd et cela calmera mes nerfs.

*(Ils sortent)*

ROBINSON (*à gauche*)

Lentement, Vendredi, lentement. Notre hôte ne connaît pas, comme toi, chacun des rocs.

MRS. JACKSON

Je suis confuse, Monsieur, de cet emportement où vous m'avez vue. Croyez bien que je n'en suis pas coutumière. Je serais désolée, si vous me teniez pour criarde et tracassière. Mais le caractère odieux de mon mari, tous ces événements que je vis, m'ont énervée d'une manière incroyable.

ROBINSON

Comme je vous comprends ! Moi-même qui ne devrais aujourd'hui que me réjouir, je me sens plein de fièvre et de désarroi.

MRS. JACKSON

Oui, tout cela change un peu vos habitudes.

ROBINSON

Je ne sais plus où j'en suis. Toutes ces nouvelles : la mort de mon père, ce que vous m'avez dit de... Madame Harway, les luttes de mes frères... Excusez-moi. Je suis vraiment étourdi.

MRS. JACKSON

Nous n'aurions pas dû vous en parler.

ROBINSON

Ce n'est pas cela... Je ne vivais plus, dans cette

île. Il ne subsistait en moi que des souvenirs ternis, des images embellies par mon souvenir. Mes passions étaient mortes. Et voici que mille plaies taries recommencent à saigner.

MRS. JACKSON

Ne vous désolez donc pas. Il faut bien prendre le monde tel qu'il est.

ROBINSON

Tenez, quand vous m'avez appris cette guerre, brusquement, il m'a semblé que je retrouvais ma vieille âme. En songeant aux combats des miens contre ceux d'une autre race, j'ai souhaité y prendre part et j'ai senti battre à mes tempes le désir de tuer !

MRS. JACKSON

Mais, Monsieur, cela est bien naturel.

ROBINSON

Excusez-moi de ne plus le croire. J'ai trop longtemps vécu entre ma Bible et Vendredi que j'éduque... Je me sens déchiré par tant de révélations cruelles... et du fond de mon cœur, j'ai presque envie de ne plus partir.

MRS. JACKSON (*riant*)

Vous vous moquez, j'imagine !

ROBINSON

Non. Ne serais-je point celui qui quitte la plaine fraîche, pour entrer dans un brasier ?

MRS. JACKSON (*inquiète*)

C'est sérieusement que vous parlez ?

ROBINSON

Je n'ai pas envie de rire...

MRS. JACKSON

Vous avez envie de rester ?

ROBINSON

Non, mais j'ai peur de partir...

MRS. JACKSON (*à part*)

Ciel ! Jamais Flip, seul, ne parviendrait... Mon cher Monsieur, je crois décidément que nos bavardages stupides de gens énervés vous ont trop démoralisé...

ROBINSON

Non. Ce n'est pas cela.

MRS. JACKSON

Mais si, mais si, c'est cela. Car enfin, il y a dans la vie bien autre chose que toutes ces misères. Et réfléchissez un peu : comment Fanny, après plus de cinq ans d'absence, quand chacun vous croyait mort, eût elle pu supposer ? Son mariage est bien excusable, et vous auriez grand tort de lui en garder rancune.

ROBINSON

Moi ! Lui en garder rancune ! Je l'aime trop encore, pour lui reprocher rien... Mais de tout ce

que je désirais revoir, c'était son cher visage qui, peut-être, m'était le plus précieux !

MRS. JACKSON

Mais non ! mais non ! Je connais assez les hommes ! Dans le monde, au milieu des mille plaisirs que la vie leur offre, ils ont vite fait d'oublier. Ici, peut-être ! Mais là-bas ! Songez que vous allez être recherché et fêté comme un héros. On vous invitera dans les salons, on vous fera raconter vos aventures.

ROBINSON

Oh ! les salons !..

MRS. JACKSON

Mais oui, vous verrez !

ROBINSON

Je serai pauvre, Madame. Et mes frères, plutôt que de m'aider, seront sans doute mes ennemis. Non, mieux vaut rester, je crois...

MRS. JACKSON

Jamais de la vie ! Vous trouverez bien à gagner. D'ailleurs, mon mari s'occupera de vous procurer un emploi. Il s'intéresse à dix affaires... Je le lui demanderai.

*(Sur un signe de doute de Robinson)*

Oui, vous avez pu le voir tantôt. Il paraît méchant. Mais il n'est qu'un peu sot. Ses colères sont en surface, et j'en fais ce que je veux.

ROBINSON

Pourquoi s'occuperait-il ?..

MRS. JACKSON

Ne nous avez-vous pas presque sauvés? Que serions-nous devenus, sans vous, dans cette île? Nous n'avons ni armes, ni outils!.. Allez, tout s'arrangera le mieux du monde. Quant à vos frères, vous verrez. Nous vous aiderons. Et on leur fera rendre gorge.

ROBINSON

La seule pensée de les revoir en ennemis, de devoir lutter contre leur bassesse, m'engage à rester ici.

MRS. JACKSON (*à elle-même*)

Ce ne serait pas de jeu!

Non, Monsieur Robinson, j'ai décidé de vous emmener, et je vous emmènerai. Vous seriez bien le premier qui se refuserait à réaliser mon désir.

ROBINSON

Excusez-moi, Madame...

MRS. JACKSON

Il y aura pour vous encore bien des joies et des jours heureux. Nous vous conduirons chez nos amis, nous vous présenterons partout. Et si vous songez encore à cette Fanny, je vous ferai connaître de mes amies qui, Dieu merci, la valent bien.

ROBINSON

Cela est loin de ma pensée.

MRS. JACKSON

Non, non. Cela n'est jamais bien loin de la pensée d'un homme. Et je n'en connais pas qui puissent résister à un sourire adroit.

ROBINSON

J'avais presque oublié ce qu'est un sourire de femme et je ne connais plus la saveur du baiser.

MRS. JACKSON

Oh ! vous y reprendrez goût très vite. Bien des cœurs se tendront vers vous ; lorsque vous paraîtrez, auréolé du prestige de vos aventures, toutes les femmes seront folles de vous.

ROBINSON

Vous vous moquez...

MRS. JACKSON

Nullement. Ah ! sans doute, il s'agira de dépouiller d'abord cette allure d'Algonquin sauvage. Mais ce sera bien facile. Voyez, rien qu'en enlevant ce bonnet, en relevant ainsi ces cheveux, en supprimant cette barbe, vous seriez bien vite un fort galant cavalier. Savez-vous que vous paraissiez bien jeune encore, Monsieur Robinson, et que vos yeux...

ROBINSON

Ah ! Madame, je vous en prie, cessez ce jeu qui me trouble...

MRS. JACKSON

Et pourquoi donc, Monsieur l'Ingénu ? J'entends vous donner moi-même tous les conseils de toilette et je ferai de vous le plus coquet des dandies.

ROBINSON

Non, non ! Pour ne trouver là-bas que haine et colère !

MRS. JACKSON

Homme têtue ! N'y trouverez-vous pas aussi l'amitié — et l'amour ?

ROBINSON

L'amour ?

MRS. JACKSON

Mais oui ! Cela ne vous fut-il pas terrible, cette solitude affreuse, sans un cœur pour vous consoler ? Sans un baiser pour vous raffermir ? Ah ! vous aurez bien mérité qu'on vous dédommage !

ROBINSON

Je suis pauvre et vieilli, qui m'aimerait ?...

MRS. JACKSON

J'en sais plus d'une...

ROBINSON

Pourquoi baissez-vous les yeux ?

MRS. JACKSON (*très coquette*)

Croyez-vous que je ne serai pas votre grande amie ? Oui... je vous ai vu bien peu. Mais je sens tant de douceur tendre dans ce que vous dites. Vous verrez : nous serons vite les meilleurs amis du monde. Cela me ferait tant de bien, d'avoir un être à qui tout dire et tout confier, qui me comprenne et qui m'aide ! Mon mari est si brutal, et parfois, si grossier. J'ai tant besoin d'une affection qui me soutienne. Ne voulez-vous pas être mon ami, Robinson ?

(*Et elle lui tend la main, et elle est près de lui.*)

ROBINSON (*un peu ému*)

Je suis déjà votre ami...

MRS. JACKSON

Oui, n'est-ce pas ? Vos yeux sont bons et doux. Je ressens déjà pour vous une amitié très vive... Je veux qu'à York, vous habitiez près de chez nous....

ROBINSON (*lui caressant la main  
et même un peu le bras*)

J'habiterai où vous voudrez, mon amie, n'est-ce pas à votre charme, à votre séduction, que je devrai de vivre encore parmi les hommes ?

MRS. JACKSON

Flatteur ! Voulez-vous bien ne pas parler ainsi !

ROBINSON

Je parle, selon mon cœur. Je ne savais plus ce qu'étaient le charme et la grâce. J'avais oublié la douceur d'un sourire, le délice d'un regard... J'avais oublié la fine fraîcheur d'un bras féminin.

MRS. JACKSON

Fi ! Monsieur ! Je vous juge un peu trop tendre !

ROBINSON

Excusez-moi... je ne suis plus qu'un sauvage.

MRS. JACKSON (*gentiment menaçante*)

Quand je songe que voici cinq minutes, vous vouliez nous abandonner à notre sort !

ROBINSON (*surpris*)

Comment cela ?

MRS. JACKSON

Mais oui ! Sans vous, comment serions-nous partis ?

ROBINSON

Sans moi...

(*Brusque recul*)

Ah ! je comprends. Sans moi, vous ne pouviez plus partir !

MRS. JACKSON

Mais...

CERCLE DE  
PHILOGIE ROMANE  
BRUXELLES

ROBINSON (*qui sent monter en lui  
l'indignation et la détresse*)

Pour votre bien, il fallait que je me décide !

MRS. JACKSON

Qu'avez-vous ?

ROBINSON

Pardon. Je ne sais plus feindre. Ainsi, ceci encore est un jeu que l'on joue là-bas ?

MRS. JACKSON

Je ne comprends pas.

ROBINSON (*que des sanglots gagnent*)

Mais je comprends, Madame... Ah ! tout n'est-il au monde qu'égoïsme et fausseté ?

MRS. JACKSON

Qu'avez-vous, Monsieur Robinson ? Sans le savoir, vous ai-je fait de la peine ? Il ne faut pas m'en vouloir ; nous autres, femmes, nous parlons souvent à tort et à travers, sans réfléchir et sans peser... Je vous en prie !...

(*Rentre Mr Jackson*)

Voyez, Monsieur, je suis désolée... Notre hôte a été touché par une seule sottise que je lui ai dite.

MR. JACKSON

On voit qu'il ne vous connaît guère. Ce n'est point là votre compte, Hella... Monsieur, n'y

prenez pas garde. Ce qu'elle dit ne pèse point une  
raclure d'écale.

MRS. JACKSON

Monsieur Robinson souffre, je crois, à l'idée de se retrouver sans nul appui parmi les hommes. Mais je lui ai promis que vous vous occuperiez de lui, et que vous lui trouveriez bien vite un emploi.

MR. JACKSON (*changeant de visage,  
soudain grave et  
ennuyé*)

Hum ! Hé ! Brrr ! Oui, sans doute, je... Bien que les emplois, maintenant !... Peut-être, dans quelque ministère... Je vous donnerai, en tous cas, ma carte avec un mot — et vous enverrai chez des amis qui, mieux que moi, pourront vous servir...

ROBINSON

Croyez, Monsieur...

MR. JACKSON

Ne me remerciez pas ! Je regrette beaucoup de ne pouvoir faire plus. Ah ! je vous débarrasserai d'abord de ce sauvage. Je m'en charge. Vous voyez que je fais tout mon possible. Je l'habillerai de rouge et de doré, et il introduira les gens dans ma banque. Cela sera nouveau, et ne manquera pas d'impressionner. Si je puis plus pour vous, croyez que je le ferai...

ROBINSON

Monsieur, ne croyez-vous pas...

MR. JACKSON

Nous avons le temps de songer à tout cela... Pour l'instant, je vous avouerai, mon cher hôte, que je tombe de fatigue et voudrais bien me reposer.

MRS. JACKSON

Moi aussi, je dors debout...

ROBINSON

Mais certes... Je ne songe à rien... Tenez : ces fourrures sur cette litière vous seront un lit bien chaud. Etendez-vous y. Voici d'autres pelleteries. Il est bon de vous en recouvrir, car le temps fraîchit dès le soir...

Voilà, que la nuit vous soit bonne.

MR. ET MRS. JACKSON

Bonsoir...

*(Long silence. Robinson marche de long en large, d'abord nerveusement, puis de plus en plus lentement. Enfin, il s'assied.)*

Robinson, Robinson, sens-tu gronder en toi toutes les passions revenues ?

Non, ce ne sont point de nouvelles hôtesse. Ce sont les vieilles compagnes que ces naufragés t'ont ramenées.

Tu les avais écartées et, seule, la mélancolie n'avait point quitté ton domaine.

Que ton rêve était beau, que ton rêve était beau!..  
Voici que renaissent en toi la passion et le désir...

*(Silence)*

Ah ! te voilà, Vendredi. Approche, bon serviteur. Regarde-moi, sauvage doux, regarde-moi de tes bons yeux où il y a de la pitié, comme dans ceux des bêtes.

Et plains-moi, Vendredi. Je suis l'homme qui cherchait une roseraie et qui n'a trouvé qu'un charnier.

Je croyais avoir reconnu la vie et c'est la mort qui me frôle.

Que faut-il faire, Vendredi ?

VENDREDI

Ne pars pas ; notre paix est ici. Ces gens parlent durement, commandent sans douceur et ne seraient bons qu'à manger...

ROBINSON

Oui, rester...

Mais retrouverai-je jamais l'image de ceux que j'aimais, sous celle qu'ils m'ont tracée, la svelte grâce de Fanny, sous les traits épaissis de Madame Harway ?

N'ont-ils pas apporté le poison dans ma solitude ?

## VENDREDI

Cet homme m'a promis un habit rouge et des galons dorés. Ce sont là de belles choses. Mais je ne serais plus qu'un esclave, au lieu d'être un compagnon...

Ne va pas dans les pays où l'on se dispute, où l'on se déchire, où l'on s'égorge ; nul ne t'y servira, jamais, comme moi.

Ne va pas dans les pays où l'on pleure plus encore de la présence des hommes que tu n'as pleuré de leur absence...

Ne partons pas.

Qui trouveras-tu là-bas pour t'accueillir ?

*(Silence)*

N'est-il pas assez peuplé, le pays où il y a deux cœurs qui s'aiment ?

*(Silence)*

## ROBINSON

Personne ne m'attend plus sur la vaste terre.

Personne n'aura les yeux mouillés, quand je débarquerai dans le port.

Il n'y aura, pour m'accueillir, que la méchanceté des hommes, leurs fureurs, l'amour trahi et les frères qui se querellent.

Il n'y aura que l'inquiétude et que l'inconnu.

*(Long silence)*

## VENDREDI

La grande paix des savanes, où le soleil flamboie, doux comme un père sans colère...

La grande paix des savanes, et la marche dans les hautes herbes avec, au côté, la gourde fraîche et le fusil bien chargé.

La forêt sombre, tiède et humide, et les perroquets multicolores, et les serpents arc-en-ciellés dans les arbres verts.

## ROBINSON

La grande liberté dans mon domaine et mon caprice, sans folie, menant ma vie comme un chien fidèle.

La venaison qui nourrit, les fruits juteux qui parfument, et l'eau vierge des fontaines, au creux des bois.

## VENDREDI

Le sûr abri où le sommeil est sans angoisse, et le serviteur aimant préparant les repas, selon chacun de tes désirs.

## ROBINSON

Le souvenir des hommes purifié par le temps, et le désir du monde infiniment plus doux que sa réalité.

*(Silence)*

Approche et cueille, ô Vendredi, doux esclave, la fleur pourpre du mancenillier, qui approfondit le sommeil.

Agite-la lentement sur la face des naufragés et dis-moi si leur souffle se fait plus silencieux.

*(Silence)*

Mets auprès d'eux cette écorce où j'ai tracé le chemin qu'il fallait suivre.

Passes doucement sous leurs corps ces deux rames et transportons-les dans le bateau que, de ta pirogue, tu remorqueras vers le large.

Puis que le courant s'en charge et qu'il les mène sans accroc près des hommes et loin de nous.

Soulevons-les, Vendredi, et pressons-nous, tant que la marée est propice...

Mais es-tu sûr, ô Vendredi, que nous aurons le courage de ne pas partir ?

## “ Robinson „ et la Critique.



« C'est une de ces trouvailles si heureuses qu'on s'étonne que personne n'ait pensé à ce sujet... traité avec la philosophie souriante et mélancolique — doucement ironique aussi — qui lui sied. Et le mot de la fin est parfaitement humain... »

CHARLES VILDRAC.



« Vous traduisez très exactement dans cette petite pièce, sous une forme finement satirique et délicieusement poétique, la déception qui pèse à l'heure actuelle sur ceux qui ont cru que l'horrible guerre aurait au moins pour conséquence de purifier le monde... »

HUBERT KRAINS.



« ...L'aisance du dialogue, le charme des proportions, le mouvement qui remplit d'une vie si naturelle et amusante tout l'intervalle entre les deux couplets rythmés de Robinson, flux et reflux de son désir, le jeu exquis de Vendredi, le décor et les attitudes promettent un spectacle tout à fait attachant et séduisant... »

JEAN DOMINIQUE.

---

« Robinson est un des plus charmants croquis que je sache. De la fantaisie discrète, une ironie qui semble se déployer et se replier comme le jeu d'une écharpe aux vives couleurs... »

LÉON CHENOY. (*Le Thyrsé*)

---

« On a beaucoup goûté l'écriture nette et la poésie pénétrante de cet essai... »

G. R. (*L'Indépendance Belge*)

---

« Un délicieux petit acte... Il y a là une pointe d'amertume et — hélas ! — d'âpre et douloureuse vérité. C'est joliment imaginé, gentiment écrit et talentueusement joué... »

F. B. (*Le XX<sup>e</sup> Siècle*)

« L'exquise soirée ! Le spectacle débutait par la création de *Robinson*... que nous avons lu naguère avec beaucoup de plaisir... »

L. P. (*Le Peuple.*)

---

« *Robinson* est un acte ironique bien amusant. C'est un rien, mais un rien original et doucement philosophique... un aimable conte philosophique alertement conté... »

CH. DESBONNETS. (*Midi.*)

---

« Le plus fantaisiste de nos poètes a créé un *Robinson* véritablement vivant... Ce petit acte, tout en nuances, nous montre, d'une façon infiniment délicate, toute l'amertume que cache la fantaisie de M. Arthur Cantillon.»

P. GOSSELIN. (*La Défense Wallonne.*)

---

« Comédie empreinte d'une légère amertume philosophique et d'une poésie pénétrante... *Robinson* restera, car la pièce est bâtie sur des sentiments éternellement vrais... »

P. BROHÉE. (*La Province*)



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 10 MARS 1924  
PAR LOUIS JUDON, A CINEY (BELGIQUE.)

# LA REVUE SINCÈRE

DIRECTEURS

LÉON DEBATTY — J.-M. JADOT

Compte Chèques Postaux : Léon Debatty N° 93191

paraît

le 15 de chaque mois (d'octobre à juillet inclus)

---

Elle publiera en 1923-1924 :

**1° Neuf fascicules de 40-96 pages, comprenant :**

une chronique congolaise par J.-M. Jadot ; des poèmes ; des articles de critique ; des contes ; des échos ; des chroniques théâtrale, artistique, musicale ; des notes bibliographiques.

**2° Six cahiers contenant chacun une œuvre complète :**

Léon Debatty.      CARTON, 1 ; RENCY, 2,  
Raoul Hautier.      VISAGES.  
Emile Wasnair.      LA JUSTICE (comédie dramatique).  
Noël Ruet.            LE MUSICIEN DU CŒUR.  
Arthur Cantillon.    ROBINSON.  
LE MANUSCRIT qui obtiendra le Prix de la « Revue Sincère ».

---

## Abonnement aux 9 fascicules et aux 6 cahiers

Belgique : 20 francs.

Etranger et Congo belge : 25 francs.

Abonnement de patronage (exemplaires de luxe) : 50 francs.

N. B. — L'abonnement de patronage ne donne droit ni à l'insertion d'un poème, ni à l'insertion d'un écho.

---

## Editions de la « Revue Sincère »

---

RUET NOËL.	<i>L'Ombre et le Soleil.</i>	5 fr.
HAUTIER RAOUL.	<i>Les Roses... Le Ciel... La Vie...</i>	5 fr.
WASNAILR EMILE.	<i>A la Surface de la Terre.</i>	5 fr.
DUVIGNEAUD GEORGES.	<i>Le Cadavre N° 5.</i>	6 fr. 50
RENARD CHARLES-ERNEST.	<i>D'une Rive et d'autres Plaines.</i>	5 fr.

Vient de paraître

LA TROISIÈME ÉDITION

DU CADAVRE N° 5

PRIX : 6 FR. 50

---

Les Cartes Postales de la "Revue Sincère,"

Première série (Les Ecrivains Belges)

Portraits de

M<sup>me</sup> Jean Dominique ; MM. Thomas Braun ;  
Henri Davignon ; Léon Donnay ; Iwan Gilkin ;  
Adolphe Hardy ; Raoul Hautier ; Grégoire  
Le Roy ; Georges Marlow ; Georges Ramae-  
kers ; Noël Ruet ; Emile Wasnair.

*La Collection des douze Cartes*

*2 frs. 25*

---

CARTON, 1 ; RENCY, 2.

QUI SERA LE TROISIÈME ?